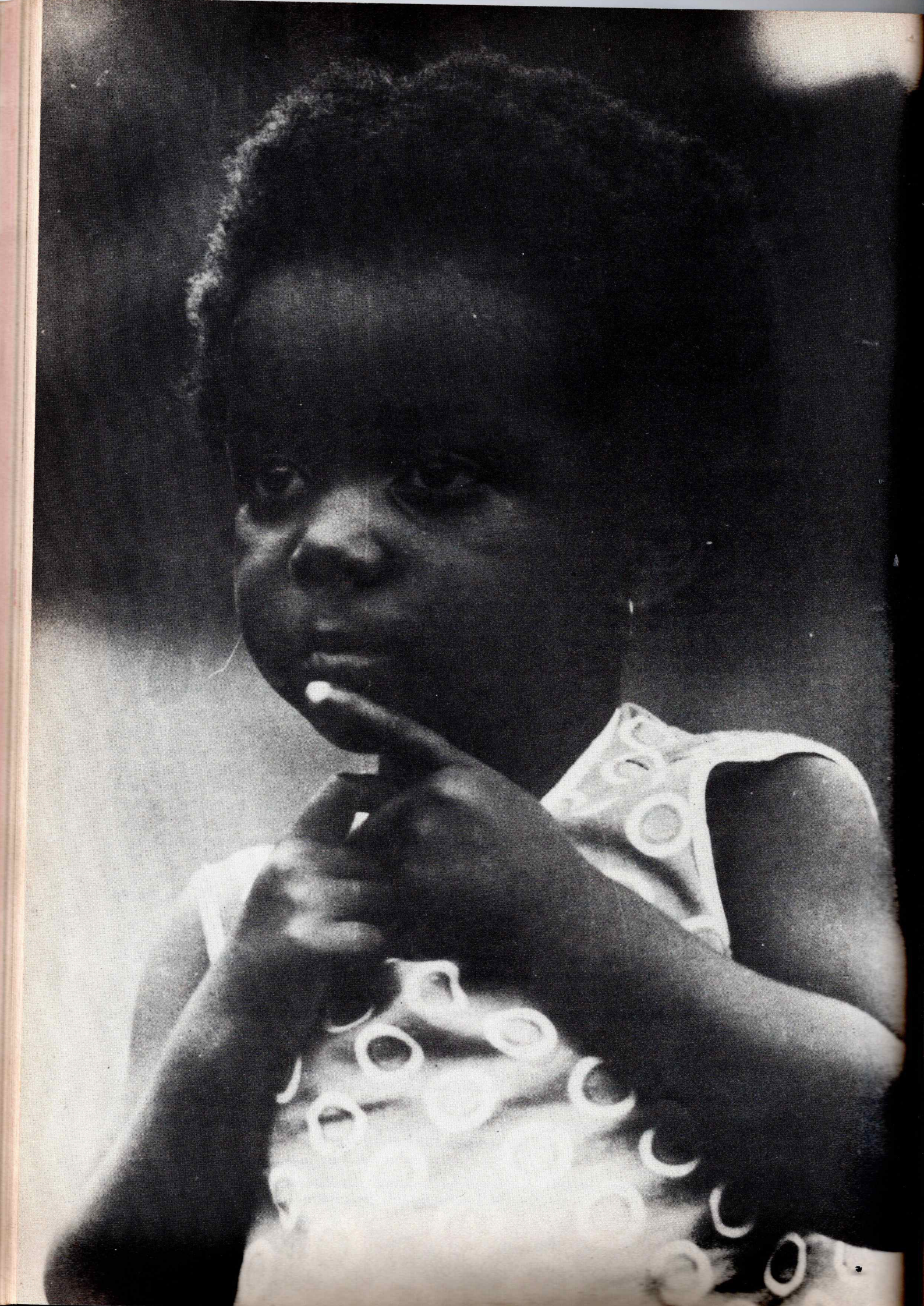
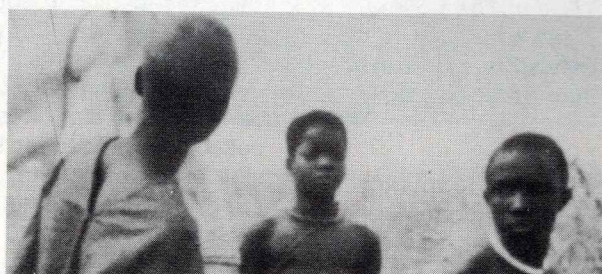




notes sur l'enfant dans le cinéma**



Page précédente,
photo tirée de
« Muna-Moto »,
ci-contre,
personnages de
« Tiyabu-Biru ».

l'enfant dans les films africains

Ce qui frappe au premier regard lorsque l'on considère la production cinématographique en Afrique, c'est la rareté des films de ce continent mettant en scène l'enfant dans un rôle secondaire important, a fortiori dans un rôle principal, le terme enfant désignant aussi bien le jeune enfant que l'adolescent de 11 à 12 ans. Et pourtant en Afrique, l'enfant est présent partout : dans la rue, dans les magasins, au marché, dans les églises, dans les mosquées, etc. Il est inextricablement mêlé à la vie de la cité ; très tôt, il observe, accroché au dos de sa mère, les scènes de la rue, les visages qui défilent.

En outre, en Afrique, l'enfant est roi. L'enfant, c'est le prolongement de l'homme, c'est son inscription dans l'histoire du monde. « Sans enfant on n'est rien » dit l'oncle de Ngando dans le film « Muna-Moto » du Camerounais Dikongué-Pipa. L'enfant, c'est l'avenir qui donne survivance aux esprits des ancêtres. Ainsi, après la mort de l'héroïne du film de Sembene Ousmane « La Noire de ... », une image nous montre un enfant africain qui marche dans la rue, le visage recouvert d'un masque (l'esprit ancestral est plus fort que la mort).

On peut se demander pourquoi les réalisateurs du moins à notre connaissance, n'ont pas encore abordé réellement ce sujet.

Il est vrai de dire qu'il est possible de faire une constatation similaire pour les films occidentaux ; leur plus grand nombre ne provient peut-être simplement que d'une plus grande production. Aussi serait-il, pour en revenir à notre propos, malaisé, voire impossible de se faire une idée exacte de la place de l'enfant dans la société africaine, de sa vie quotidienne, de son univers imaginaire ou mythique, d'après les films africains.

Nous tenterons ici d'évoquer comment l'enfant est perçu par le spectateur et ce qui fait l'originalité de ces représentations.

Puis nous nous interrogerons sur la signification de l'enfant à travers les récits. Dans quelle problématique culturelle s'inscrit-il ?

représentation de l'enfant

Les premiers mois de la vie.

Considérons d'abord le très jeune enfant tel qui nous apparaît dans un film comme *Perental*, court métrage de Félix N'Diagne (Sénégal). Ce film est une étude qui met en évidence les particularités de l'apprentissage et de l'éducation en Afrique, à partir de l'exemple sénégalais.

(*) Bureau du cinéma, Ministère de la Coopération, Paris.

(**) L'article proposé ici ne s'appuie que sur les films de court et long métrages qui ont pu être vus en France. Étant donné le caractère éminemment fractionnaire de la documentation, l'image que l'on peut dégager de l'enfant africain sera inéluctablement partielle, voire allusive.

Ce qui frappe c'est avant tout la très grande intimité de l'enfant avec la mère, la fréquence des contacts et des échanges corporels. Le regard étranger y voit une relation fusionnelle, exemptée des instants de ruptures créés par l'absence momentanée de la mère, comme en Europe.

La pratique du portage, sur le dos de la mère, facilite l'intégration de l'enfant dans la vie sociale, tout en maintenant les relations privilégiées qu'il a avec sa mère, comme le souligne Mme Ly, médecin-chef à la P.m.i. de Dakar.

« L'enfant est au contact du corps de la mère, comme la mère est au contact de son enfant. L'enfant vit au niveau de l'adulte. Il vit la vie de la rue, il apprend à connaître le monde de cette façon, il est en position verticale et perçoit déjà dans la position de l'adulte tout ce qui se passe autour de lui... »

« Vision plus normale du monde (que l'enfant occidental couché dans son berceau)... quand l'enfant est sur son dos, la mère a les mains libres... L'ensemble des positions du corps de la femme sénégalaise, assure à l'enfant une qualité de vie et une intégration meilleure dans la société. »

L'enfant africain apparaît même développé très tôt sur le plan moteur et psychique. Les techniques ancestrales de massage du corps sont encore très régulièrement appliquées par la plupart des mères au Sénégal et dans nombre de pays africains.

« Le massage de tout le corps de l'enfant, membre par membre, le rend sain et vigoureux. Ce développement physique favorise l'éveil de son esprit et stimule son intelligence. Le massage a lieu le soir et le matin. »

Après le massage, l'image nous montre un enfant parfaitement reposé et satisfait qui se laisse aller au sommeil.

la rencontre avec l'enfant

A travers les films africains tels que **Samba-Tali Kasso-Den**, **Tiyabu-Biru**, c'est le visage de l'enfant que nous découvrons.

Résumons brièvement le sujet de ces trois films :

Samba-Tali : Court métrage de Ben Diogaye Beye (Sénégal).

Le film met en scène un petit cireur de chaussures ; le réalisateur évoque, en quelques images d'une très grande force, la quête incessante du travail et le choc brutal de la rencontre avec certains riches dont la morgue et l'imprudence écrasent l'enfant démuné et dépendant.

Kasso-Den : Long métrage de Sega Coulibaly (Mali).

C'est l'histoire d'un homme, Tierno, père d'un enfant d'une dizaine d'années, qui a été injustement accusé de détournement de fonds dans l'entreprise où il

travaillait. Il a été condamné à 15 ans de travaux forcés, le véritable coupable ayant tiré son épingle du jeu, en même temps qu'il récoltait une somme de quelques millions, tout en courtisant à loisir, la femme de Tierno. Le film commence le jour de la sortie de prison ; c'est l'histoire d'une vengeance mais avant cela, l'amère découverte de l'infidélité de l'épouse qui est partie après avoir vendu la maison, et la prise de conscience de la pauvreté. Dans un accès de découragement, Tierno prépare un suicide, mais en est détourné par l'intervention de son fils. Il se lancera alors à la poursuite du coupable qui est aussi son rival et finira par l'abattre après une série de péripéties qui donnent au film l'allure et le tempo d'un film policier assez haut en couleurs.

Tiyabu-Biru : Long métrage de Moussa Bathily (Sénégal).

C'est à travers le regard de trois enfants d'une dizaine d'années que nous suivons les événements qui vont se dérouler. Comme tous les ans, le village de Tiyabu-Biru organise la cérémonie de circoncision pour les jeunes qui sont en âge d'être intégrés à la communauté d'adultes. Les danses et les cérémonies collectives précèdent l'épreuve suprême, la circoncision proprement dite, pendant laquelle il ne faut pas crier pour faire honneur à la ville et montrer que l'on est « un lion ».

Toute cette initiation est suivie en cachette par trois enfants qui ont décidé de se circoncire eux-mêmes mais, devant l'imminence du passage à l'acte, leur résolution faiblit et tous trois finalement y renoncent. Ils sont bien décidés cependant à satisfaire leur curiosité jusqu'au bout, en se tenant à distance des regards et en commentant par le menu tout ce qui se passe lors de l'initiation.

Le hasard va les faire entrer en scène pour procurer au village, par le vol, les bœufs nécessaires à la cérémonie. Le préfet aura quelques velléités d'intervenir auprès du village pour châtier les coupables du larcin puis, confronté au griot, il y renoncera.

Il est amusant de noter la conscience qu'ils ont tous les trois de l'importance de la tâche accomplie pour le bien du village. En effet, sans les sacrifices des bœufs par les jeunes circoncis qui abreuvant la terre du sang des bêtes, les champs ne seront pas féconds et la récolte sera mauvaise.

A la fin du film, nous verrons l'un des trois adolescents montrer toute son agressivité à l'égard d'un des enfants du village qui suit l'école des blancs. Après ce coup d'éclat où l'enfant jouit de sa supériorité physique et met en fuite l'écolier trop servile à son gré, ce sera la mort dans l'âme que lui-même et ses deux amis, ayant revêtus chemises et vêtements neufs, iront à l'école européenne.

Le film se termine sur l'opposition entre les deux formes d'enseignement traditionnel et occidental, et la conviction des sages du village que leurs enfants devront un jour inéluctablement aller à l'école des blancs. De fait nous retrouvons nos trois héros alignés en rang d'oignons, invités à chanter avec les au-



Mame, le jeune écolier de « N'djangane ».

tres en pénétrant dans la classe, les larmes aux yeux à la pensée de leur liberté perdue.

Le film de Moussa Bathily est à notre connaissance le premier film à imaginer une histoire vue à travers le regard de l'enfance.

Ce qui apparaît d'emblée c'est que l'enfant africain a des traits d'une beauté et d'une gravité qui ne peuvent laisser le spectateur insensible ou indifférent. Il confère à l'image, par sa présence une très grande densité : qu'il s'agisse du visage de Malik, fils de Tierno le prisonnier, qui fait face à la moquerie de ses camarades avec une fierté farouche, ou de celui de N'djangane, appelé encore Mame dans le film de Johnson Traoré (Sénégal), qui nous surprend par son air de résignation triste. Ce dernier semble avoir accepté, malgré une tentative de révolte vite réprimée, son statut d'écolier à l'école coranique, avec tout ce que cela comporte d'humiliations constantes, de privations et de mauvais traitements. Aucun éclat de rage, aucune révolte ouverte. Une des dernières scènes du film nous le montre en gros plan : le visage aux yeux embués de larmes est d'une infinie tristesse et trahit un air de totale impuissance en face des événements.

Quant aux trois adolescents du film **Tiyabu-Biru** de Moussa Bathily, ils nous charment par le caractère enjoué de leur propos, leur air de malice et de roublardise. Comme ils ont résolu de se circoncrire eux-mêmes, ils dissimulent leurs craintes derrière une apparente sérénité en voyant luire le couteau, puis les traits du visage se décripent quand ils décident tous les trois, d'un commun accord, de renoncer à cette entreprise parce qu'ils se jugent trop jeunes.

Nous avons au fur et à mesure du passage en revue des films, pu faire quelques remarques sur ce qui nous semblait appartenir en propre à l'enfant africain : d'abord cette vie assez fusionnelle avec la

mère qui s'élargit à l'entourage immédiat, puis bientôt au groupe social tout entier. L'enfant est très vite intégré à une classe d'âge. Il fait preuve d'autonomie et se prend quelquefois même en charge économiquement comme nous le montre le film **Samba-Tali**.

Nous allons maintenant tenter de dégager les différents rôles de l'enfant et leurs significations dans le monde africain à travers le film.

rôles et significations de l'enfant

C'est à partir du film de Dikongué Pipa **Muna Moto**, qu'il nous semble intéressant de s'interroger sur la signification de l'enfant, et de la place qu'il occupe dans l'imaginaire des individus.

Muna Moto nous raconte les malheurs d'un jeune homme, Ngando, amoureux d'une jeune fille de son village, Ndomé, qui lui a été donnée comme fiancée. Toutefois, au moment du mariage, il se trouve dans l'impossibilité de réunir une somme suffisante pour constituer la dot. Il a comme rival auprès des parents de la jeune fille prêts à se laisser convaincre du changement de mari, son oncle paternel, sensible à la jeunesse et au charme de Ndomé, et du même coup peu enclin à aider son neveu.

Voyant que, malgré l'acharnement et les efforts de Ngando, c'est l'oncle qui va devenir son légitime époux, Ndomé demande à Ngando d'avoir un enfant de lui. Ngando se laisse convaincre par les arguments de Ndomé. Mais ceci aura pour seul résultat de déconsidérer la jeune fille aux yeux des parents sans pour autant décourager l'oncle. Le mariage aura lieu. Ngando se trouve séparé de son enfant et quelques années plus tard, au cours d'une fête à Douala, la cé-

réunion du Ngondo, par laquelle commence le film, il arrache l'enfant des bras de la mère et se sauve. Bientôt rattrapé par la foule et les policiers il est conduit en prison. Du fourgon cellulaire il voit définitivement s'éloigner sa femme et sa fille.

Le propos essentiel du film est, bien sûr, de dénoncer la violence des institutions sociales et la contrainte dramatique qu'elles imposent aux individus. Ngando est dépossédé deux fois, de la femme qui lui a été promise et de son enfant. Les liens affectifs et les liens de sang ne prévalent pas.

L'enfant, fruit de l'amour et témoin d'une histoire.

Ce qui pousse Ngando, le héros de **Muna Moto**, au geste du rapt, c'est le besoin de se réapproprier ce qui est le fruit de son amour, ce qui incarne dans la chair, l'union un moment vécue avec Ndomé et qui lui rappelle ces moments de bonheur, de joie que créait en chacun la présence de l'autre.

Son geste condamné par la société est avant tout une revendication de l'individu qui se sent dépossédé de son histoire. Et c'est précisément le jour où l'on célèbre la fête du Ngondo « cordon ombilical qui relie le peuple à ses vertus originelles » que Ngando, l'initié, enfreint les lois traditionnelles en obéissant à une loi plus forte, celle qu'Antigone appellera la loi non écrite.

L'enfant, accomplissement pour l'homme de sa virilité.

Pour l'oncle, l'enfant représente sans doute tout autre chose. Il a certes aussi une valeur narcissique incontestable mais dans un sens beaucoup plus étroit que pour Ngando. Bien que l'oncle accuse ses femmes de stérilité, c'est lui qui aux yeux de la société sera sans descendance « Sans enfant l'on n'est rien », déclare-t-il à son neveu. C'est pourquoi ce n'est pas tant l'épouse qu'il recherche, qu'un « ventre » qui lui donnera un enfant ; (cf. un des gros plans du film). L'enfant n'est pas le fruit de l'amour, mais une récolte après dépôt d'une semence dans un corps quelconque qui peut faire l'objet d'un troc. Mais l'enfant c'est aussi celui qui va perpétuer le nom.

Le comportement des deux rivaux révèle l'image antagoniste qu'ils se font de l'enfant, tout en le valorisant avec la même intensité.

Ndjangane (L'écolier) : Long métrage de Johnson Traoré (Sénégal).

C'est à travers le film Ndjangane que nous pourrions saisir ce qu'est l'enfant dans une famille de tradition musulmane.

Un jeune garçon, Mame, âgé de 6 ans, est confié par son père à un marabout qui devra assurer son éducation selon les principes de l'école coranique. Celle-ci nous est décrite comme le lieu d'un enseignement abrutissant. L'on y apprend par cœur, et

sous la menace du fouet, les versets du Coran, ou bien l'on mendie dans le village pour le compte du marabout et de sa famille. A l'occasion, les élèves iront aussi aux champs. Mame, affamé et excédé des mauvais traitements qu'il subit, décide de retourner chez lui. La mère le reçoit avec émotion et tendresse, mais le père qui ne veut pas entendre les plaintes de son fils, décide que Mame retournera le lendemain même à la dara (école coranique).

Mame est cruellement châtié pour la faute commise et la vie reprend. Il supporte à nouveau, coups et mauvais traitements. Puis, un jour, le fils aîné du marabout trouvant que la vie à la dara ne rapporte pas assez, décide d'aller tenter sa chance en ville, en prenant avec lui trois talibés (élèves) qui, grâce à la mendicité quotidienne, seront pour lui source de profit.

A Dakar, lors d'une raffle de police, Mame tente d'échapper aux autres : il traverse une rue sans regarder et meurt renversé par une voiture. Le père acceptera sans broncher la nouvelle de la mort de son fils.

Le propos essentiel du film est le procès de l'école coranique en ce qu'elle a de mystificateur aux yeux des populations et de l'influence néfaste des marabouts, mais non, comme le dit l'auteur lui-même lors d'une interview, le procès de la religion elle-même.

L'enfant, signe de foi.

Pour le musulman qu'est le père de Ndjangane, l'enfant n'est pas la propriété des parents, mais un don gratuit de Dieu qui, à chaque instant, peut le reprendre, si telle est sa volonté.

Parce qu'il se croit serviteur exemplaire de Dieu, il use avec son fils de la plus farouche des intransigeances. Mame n'est qu'un instrument entre ses mains, qui lui permet de gagner la considération du marabout et de s'élever à ses propres yeux.

Cruelle ironie du sort qui le prendra au pied de la lettre. « Je veux un homme ou des cendres », déclare-t-il au marabout... Il aura des cendres en effet, et s'il n'ose élever un murmure de protestation en apprenant la nouvelle de la mort de son fils, c'est peut-être parce qu'au fond de lui-même il sait, et le marabout l'avait sans doute également perçu, qu'aucun lien profond n'existait entre lui et cet enfant, qu'il était si vite enclin à sacrifier.

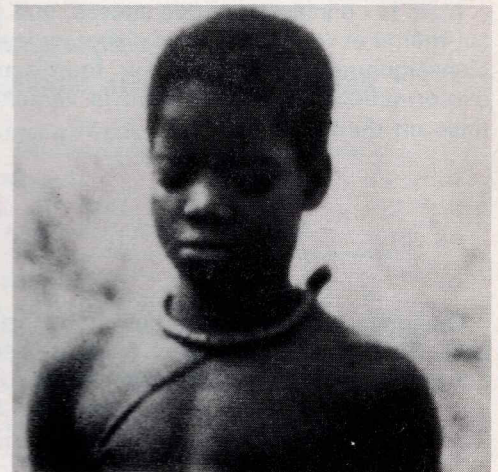
L'enfant, honneur du village.

Comme le montre le film de **Tiyabu Biru**, les villageois sont venus de toutes parts apporter vivres et cadeaux pour les cérémonies qui précèdent la circoncision. Tous ces jeunes, en effet, vont subir l'épreuve par laquelle ils doivent témoigner de leur courage et de leur endurance à la souffrance. Si l'épreuve est subie sans cri, un coup de fusil est tiré vers le ciel qui annonce à tous que l'adolescent s'est montré un « lion ».

Tous ces jeunes initiés sont l'espoir du village, leur



N'djangane



Tiyaabu-Biru

attitude stoïque fait honneur à leurs ancêtres et à leur famille.

On voit ici que l'enfant ou l'adolescent sont les instruments d'une glorification à la fois personnelle et sociale, ces deux facteurs étant ici étroitement imbriqués.

l'enfance africaine vue par les cinéastes occidentaux (*)

Il y a environ une dizaine d'années l'intérêt des réalisateurs commença à s'orienter vers l'enfance africaine en ce qu'elle avait de spécifique par rapport à celle des pays occidentaux. Goût de l'exotisme peut-être en premier lieu, mais bientôt attirance pour la découverte d'une autre culture, des conditions d'accueil et de vie faites à l'enfant dès les premiers mois de son existence et l'intégration progressive et harmonieuse dans le corps social.

Pour certains, ce fut l'introduction de nouvelles méthodes d'enseignement, en particulier télévisuel, qui inaugura un dialogue avec les jeunes du pays. Les documents réalisés au Niger, revêtent une originalité pour avoir donné la parole aux enfants, les avoir écouté converser sur l'originalité du monde, sur la religion, sur leurs relations avec les membres de la famille, sur leur avenir.

Trois films furent réalisés dans cette optique, mais selon une présentation différente.

les changements de la vie et la terre est ronde

Le premier film a été réalisé en 1971, par Évelyne Pierre, le second en 1972, par Évelyne Pierre et Jean-Pierre Le Roux. Ce sont des entretiens avec des enfants. La mise en scène est réduite au minimum. On laisse s'exprimer les enfants après avoir posé quelques questions succinctes.

(*) Il s'agira essentiellement de films français, les seuls dont il était possible d'avoir connaissance à Paris.

Djibo

C'est un court métrage de Jean-Pierre Beaurenaut, réalisé en 1972. Il a été conçu différemment. C'est la présentation d'un enfant peul du village de Landiory, jadis berger avant d'aller à « l'école de la télévision ». Nous le suivrons tout au long du film, à l'école, dans son village, à travers Niamey, etc. et c'est lui seul qui sera questionné par l'auteur.

Il a semblé intéressant en s'appuyant sur les extraits du texte de ces trois films de dégager l'univers imaginaire de ces enfants du Niger âgés d'environ une dizaine d'années.

Le monde dans lequel ils vivent est habité par des forces antagonistes, celles du bien et celles du mal ; d'un côté il y a Dieu et les génies, de l'autre les diables. Au village de Landiory, certains ont déjà vu le diable. Les génies des ancêtres et des parents ont un rôle protecteur vis-à-vis de l'enfant : la mort est une menace constante, toujours présente à l'esprit de l'enfant, comme à celui des parents.

« C'est grâce à ma grand-mère que je vis encore. Sinon je suis (serais) déjà mort. Si je me promène il y a des diables qui essaient de me tuer, chaque fois que le diable veut me tuer le génie de ma grand-mère se met entre le diable et moi. »

Ce sont les anciens, et spécialement les marabouts qui sont les garants de l'existence des êtres surnaturels.

- Et Dieu ?
- Moi je l'ai jamais vu Dieu.
- Alors comment sais-tu qu'il existe ?
- Il existe parce que il y a des marabouts qui me disent que ça existe...
- Et les diables ? tu en as vu ?
- Le diable de mon village, je l'ai vu.
- Et les génies, crois-tu que Dieu soit content qu'il y ait des génies ?
- C'est normal que Dieu soit content puisque c'est lui qui les fait.

Mais la connaissance des choses, on l'acquiert par soi-même et l'on s'efforce de discerner le vrai du faux. L'enseignement télévisuel leur fournit une somme d'informations en images dont la véracité n'est pas mise en doute.

« A la télévision, on a vu qu'il y avait des hommes sur la lune... parce qu'on a vu comment cela se passait, alors nous disons que c'est vrai... ». « Si les Africains partent sur la lune, ils vont voir que c'est vrai... » (1).

Quelques enfants font preuve d'un esprit critique assez aigu qui leur fait mettre en doute certaines pratiques magiques, pourtant ancestrales.

– Est-ce qu'en France aussi il y a des fétiches, quoi, qui ont des diables tout ça ? Féticheurs et féticheuses, ils font comme ici ?

– Pourquoi vous posez des questions sur les féticheurs en France ?

– Puisque-moi, je, par exemple, si ça n'existe pas en France et d'autres pays aussi, je vais penser que ceux-ci les féticheurs d'ici, ils font, ils ment, quoi. Ils ne disent pas la vérité (2).

On sent, chez ces enfants, une oscillation entre un savoir non discuté, non critiqué reçu des ancêtres et une connaissance des choses qui s'appuie sur des constatations personnelles ou vérifiées par ailleurs, ou sur des raisonnements de bon sens.

Il y a donc coexistence de deux attitudes mentales différentes : l'une qui laisse la place à la magie, au mystère (on parle au diable ou aux génies) ; et l'autre, plus scientifique qui relativise et met à distance pour mieux discerner le vrai du faux.

L'anticipation du futur tient aussi une place dans cet imaginaire.

*« Je pense qu'après l'ère quaternaire aussi, il y aura un autre encore. »
Qu'est-ce qu'il y aura dans cet autre ?*

« Peut-être il y aura beaucoup d'eau ou bien il y aura peu d'eau. » « Ah oui, peut-être aussi les hommes seront plus instruits que les hommes de maintenant. Peut-être ils peuvent aussi faire un autre engin... Un nouvel engin quoi ! qui peut, plus meilleur que la fusée. Puisqu'avant ils ont eu l'idée de faire des vélos, l'idée de faire des voitures, des avions, maintenant ils ont eu l'idée de faire des fusées. Ils vont sur la lune. Je pense aussi que les futurs gens auront l'idée de faire un autre engin. D'autres choses qui vont loin encore. »

Quel autre engin ?

« Nous ne connaissons pas le nom. Je ne peux pas dire le nom, puisque c'est, je parlais du futur quoi moi ! On n'arrive pas à savoir le nom. Le temps qu'ils auront l'idée de fabriquer ça, ils mettront un nom pour ça » (2).

Mais le futur, c'est aussi pour chacun la façon dont il envisage son avenir, les espoirs, les ambitions...

« J'ai un frère à Niamey, à l'école là-bas. Il dit que quand l'enfant travaille bien, il peut devenir ministre... » (2).

Du côté de la famille, malgré quelques réticences à voir l'enfant quitter le village ce qui prive d'une aide souvent très utile, on place dans l'enfant scolarisé beaucoup d'espoir ; la position qu'il occupera dans la société, grâce à son instruction, sera source d'honneur et aussi de profit pour les parents.

« Tu aimes que j'aille à l'école, parce que tu as vu des élèves devenir des maîtres. »

« Tu sais que c'est bon. Tout le monde aime le travail où l'on gagne de l'argent. Si quelqu'un travaille et gagne, il sera aimé de tout le monde. C'est ça qu'on aime... Et quand tu gagnes, tu donnes à tes parents. Si tu ne donnes pas, on va t'insulter ». (3).

L'enfant pour certains, ce sera le « gagne-pain » des vieux jours ou le soutien financier en cas de maladie. Ceci ne s'explique pas uniquement par l'intérêt, mais vient d'une conception généralement admise que ce qui appartient à un membre de la famille, n'est pas réservé à sa seule jouissance, mais doit être plus ou moins réparti entre tous.

Parmi les documents existants sur l'enfant africain, il convient de faire une place toute particulière à une série de trois films de 45 à 52 minutes réalisés par Jacques et Néma Baratier (Productions A2 Baraka Production et Coopération) et intitulés : **Berceau de l'humanité, Enfance africaine, Le cri du père** (78-79).

Il ne peut être question ici d'en faire une analyse détaillée et exhaustive mais de souligner leur très grand intérêt pour une connaissance de l'enfance africaine.

Le berceau de l'humanité

(Néma Baratier)

Ce film évoque comment se passent les tout premiers mois de l'enfant ; collé au corps de la mère, en contact constant avec elle, l'enfant se développe plus vite psychologiquement et organiquement que l'enfant occidental.

Le maternage n'est pas le seul fait de la mère mais aussi de l'entourage immédiat, sœurs, tantes, etc. Quant à la technique de massage, pratiquée dès la deuxième semaine, elle donne à l'enfant les limites de son corps, tout en ayant des répercussions considérables sur son affectivité.

Quand l'enfant malade est hospitalisé, la mère est admise à son chevet, ainsi collabore-t-elle aux soins du malade, en évitant un trop grand isolement.

Enfance africaine

(Jacques et Néma Baratier)

Cette réalisation nous montre l'intégration du jeune de 2 à 6 ans dans la société. Le film a été tourné en

(1) Textes tirés de « La terre est ronde ».

(2) Textes tirés de « Les changements de la vie ».

(3) Dialogue de Djibo et de sa grand-mère.

Côte-d'Ivoire chez les Senoufo.

Nous suivons la vie quotidienne de l'enfant associé étroitement à toutes les activités domestiques, il acquiert très vite une grande autonomie. L'intégration dans la classe d'âge est le moyen pour l'enfant de commencer à se prendre en charge.

le cri du père

Ce film évoque l'angoisse de mort qui habite l'esprit des membres d'une ethnie, les Djimi dans le nord Cameroun, par rapport à leur descendance. Angoisse qui est essentiellement la crainte de la haine d'autrui, des sorcières mangeuses d'entrailles. Face à cette menace, seul l'amour du père peut protéger l'enfant et le protège de toute attaque.

conclusion

L'enfant africain apparaît bien souvent comme une silhouette qui occupe quelques instants l'écran beaucoup plus fréquemment qu'il ne tient un rôle principal ou ne devient un protagoniste de l'action dans les principaux films africains. Toutefois sa représentation ne peut manquer de toucher le spectateur occidental car elle affirme avec beaucoup plus de force que pour l'adulte une déviance de mœurs et de culture par rapport à notre univers quotidien.

La manière d'être au monde s'accompagne d'une socialisation rapide qui fait que l'enfant évolue très vite dans un milieu multi-relationnel. On doit cependant remarquer que l'enfant en tant qu'individu n'intéresse que très rarement les réalisateurs. Même avec N'Djangane, c'est le statut d'un écolier à l'école coranique, statut exemplaire certes, qui nous est montré plus que le vécu intérieur de souffrances, de révolte et de désarroi du jeune Mame. Et pourtant le rôle de l'enfant est multiple et nous avons pu voir les diverses significations que recouvre la place qui lui est faite.

Pour le spectateur occidental, il est incontestable que l'enfant africain par son image, introduit dans les films une dimension affective et intellectuelle qui nous fait pénétrer dans un monde étranger au nôtre; il est par là même un médiateur par excellence de cultures traditionnelles difficiles à pénétrer, de préférence souvent à des films qui, quelle que soit leur valeur, mettent en valeur les situations socio-culturelles dans lesquelles évoluent les adultes.

filmographie

Enfance africaine et cinéma

Films africains :

- Pérantal

CL - 31' - 1975

de Samba Félix N'Diaye - *Sénégal*.

- Sambi Tali

CL - 13' - 1975

de Ben Diogaye Beye - *Sénégal*.

- L'enfant de N'Gac

CL - 13' - 1979

de Ousmane Baye - *Sénégal*.

- Mouna Moto (L'enfant de l'autre)

de Dikongué-Pipa - CL - 90' - *Cameroun*.

- N'Djangane (L'écolier)

CL - 90'

de Johnson Traore - *Sénégal*.

- Tiayabu Biru

CL - 90'

de Moussa Bathily - *Sénégal*.

- Kasso-Dein.

Films documentaires réalisés par des réalisateurs occidentaux :

- Les changements de la vie

CL - 27' - *Niger* - 1971

Évelyne Pierre

- La terre est ronde

CL - 27' - *Niger*

Évelyne Pierre et Jean Le Roux

- Djibo

CL - 50' - *Niger* - 1972

Jean-Pierre Beaurenard

- Berceau de l'humanité

CL - 50'

Jacques et Néma Baratier

- Enfance africaine

CL - 50' - 1976

Jacques et Néma Baratier

- Le cri du père

CL - 50' - 1978

Néma Baratier

Autres documents plus anciens :

- Le soleil t'éblouira

CL - 45' - 1961 - *Mauritanie*

Jean-Luc Magneron

- Un enfant d'Irèli

NB - 13' - 1958 - *Mali*

Marie Marret

- Konan et Amana

NB - 32' - 1967 - *Côte-d'Ivoire*

Lucien Gavinet